LA CONTROVERSE DE GRENOBLE

Cécile Diane

Éditions ThoT
Expert

Cécile Diane est née en 1934 dans une famille dont les racines sont à cheval sur les départements de l'Ain et de la Savoie. Retraitée, elle consacre une partie de ses loisirs à la recherche documentaire. Son sujet favori est la « petite » histoire de nos prédécesseurs s'échelonnant du 17e au 19e siècle. Elle aime glaner la part de vérité dans les anecdotes, les légendes, les secrets de famille... C'est avec objectivité et clarté qu'elle s'est penchée sur la controverse de la Salette qui a agité la région grenobloise à la fin du 19e siècle.

Et te sentant haï, sans haïr à ton tour,
Pourtant lutter et te défendre

Et d'entendre mentir sur toi leurs bouches folles
Sans mentir toi-même d'un mot

Kipling

Avant-propos

L'apparition de la Vierge sur le site de la Salette, il y a 160 ans, a ébranlé le mont Gargas à la suite des controverses engendrées sur cet événement aussi bien dans le milieu épiscopal que dans la communauté ecclésiale. Si le tonnerre a grondé à cette époque, le temps a fait son œuvre d'apaisement ; cet événement mondialement reconnu est un fait acquis.

Il n'est pas question d'argumenter sur la véracité de ce fait hors-norme, incontesté au XXe siècle, car ce prodige n'est que la toile de fond de l'histoire qui en découle. Tout en respectant les convictions d'autrui, il est intéressant d'étudier les réactions qui n'ont pas manqué d'agiter les consciences. Ce travail d'archives a été long et assidu, les documents retrouvés ont permis de mettre en évidence les contestations vives et exacerbées d'une partie du clergé et peut plonger aujourd'hui le lecteur dans un climat d'étonnement car l'opposition la plus virulente vient de plusieurs prêtres qui ont finalement renoncé au combat pour obéir à leur hiérarchie. Un seul a persévéré dans cette lutte pour faire admettre sa vérité : Claude-Joseph-Auguste Deléon.

Ce prêtre érudit, promis à un bel avenir ecclésiastique, a tout perdu par sa ténacité à prouver la mystification de ce miracle reconnu par l'Église. Il mérite le détour pour les raisons qu'il invoque :

Je voulais la vérité rien que la vérité

J'étais pris entre l'exigence de ma conscience et la soumission à mon supérieur

Je déclare que :

Je maintiens l'exactitude de la vérité, la rigueur de tous les faits que j'ai avancés.

Il n'en est pas un seul dont je n'ai en mains les preuves irrécusables.

Cet abbé vénère la Sainte Vierge, il ne peut être suspecté ni d'anticléricalisme ni d'avoir un a priori contre les miracles. Il a cependant été vilipendé, une pluie d'injures s'est abattue sur lui, les termes de menteur, violent, presbytérien, dévoyé etc. dont il a été victime – et probablement souffert – n'ont pas atteint son âme. Cet acharnement l'a suivi au-delà de la mort puisqu'aucune sépulture ne permet d'identifier l'emplacement de son tombeau.

Profondément croyant, il est digne d'une attention particulière. Il est humain de s'attarder quelques instants à ses côtés et de le suivre, malgré sa mise à l'index, sur le chemin épineux qu'il a choisi, pour écouter sa vérité.

Tout commence le 19 septembre 1846…

I Deux enfants voient une Belle Dame

Ce 19 septembre 1846, deux enfants, Mélanie Calvat, 14 ans et Maximin Giraud, 11 ans, gardent les troupeaux de leurs maîtres respectifs sur la montagne de la Salette. Mélanie emmène les vaches de Baptiste Pra et Maximin s'active autour de celles de Pierre Selme. Celui-ci déclare :

> « Cet enfant est allé le jour même et les jours suivants garder nos quatre vaches dans le champ… » (Marie des Brûlais citée par Charles de Salmiech dans *Journal d'une institutrice*, 1983, page 28)

Maximin est là occasionnellement. Il n'est resté que 4 jours et demi d'après Marie des Brûlais dans *Journal d'une institutrice*[1] et 6 jours d'après l'abbé Rousselot car il remplace au pied levé le berger habituel qui est malade. Mélanie, l'aînée de cinq enfants, est mise au travail très tôt. Tous deux sont de familles pauvres.

> « Chaque enfant conduisait trois vaches, une génisse et une chèvre. Sur les six vaches, une seule était noire et les cinq autres, ainsi qu'une génisse et une chèvre, étaient de cou-

1- Marie des Brûlais a passé l'été à la Salette de 1847 à 1855 notant, sous la forme de lettres à son amie, au jour le jour, tout ce qu'elle a entendu et remarqué. Elle a montré ses notes à M. le curé Mélin, prêtre de la paroisse de Corps. Elles ont été publiées en 1852 puis en 1855 sous le titre *L'écho de la Sainte Montagne*. En 1983, un condensé de cet ouvrage paraît dans *La Salette 1847-1855 Journal d'une institutrice* par Charles de Salmiech, m.s (missionnaire de la Salette)

leur rousse. L'autre génisse était blanc-cendré et la seconde chèvre, noire. Un petit chien roux, de l'espèce des roquets, appartenant au père Giraud, avait suivi Maximin qui, comme on le sait, n'était en service que depuis quelques jours. Il doit être représenté couché à quelques pas de son jeune maître. » (notes de Marie des Brûlais du 24.09.1854 parues dans le même Journal, page 179)

RÉFLEXION

Dans ses notes, Marie des Brûlais dit avoir besoin de ces détails pour faire exécuter, sur les conseils d'une amie, une chromolithographie représentant l'Apparition mais entre les pages 28 et 179, la composition du troupeau change.

Ce jour-là, ils gardent leur troupeau dans les champs respectifs de leurs maîtres qui se jouxtent. Les bergers s'y retrouvent souvent à plusieurs. Marie des Brûlais précise :

« Le Mont-aux-Baisses, ou Sous-les-Baisses, sur lequel s'est passé le miracle, est le rendez-vous général des petits pâtres qui, chaque jour, conduisent les troupeaux de la commune le long de ces immenses pâturages rampants. »

« Les enfants qui gardent le bétail sur les montagnes partent le matin et ne rentrent que le soir. » (même *Journal*, notes 15 et 18, bas des pages 24 et 25)

« Le père Giraud avait envoyé son fils Maximin, à Saint-Julien, pour faire une commission auprès du sieur Vieux. Celui-ci, voyant cet enfant arriver chez lui à la tombée de la nuit, ne voulut pas le laisser partir et le fit coucher chez lui. J'allai l'y chercher le lendemain lundi, 14 du même mois, à trois heures du matin et l'emmenai aux Ablandins… » (déclaration de Pierre Selme, même Journal, page 28)

« Les bergers ne font jamais la sieste pendant que les vaches ruminent au « chômoir. » D'habitude, ils se réunissent autour de la petite fontaine et passent leur temps à ces jeux que Mélanie appellera par la suite « faire des Paradis ou des

reposoirs. » (Charles de Salmiech dans *Journal d'une institutrice*, note 24, bas de page 60) »

« À midi, ils mangent leur pain et leur fromage. Puis, comme le soleil tape dur en cette belle soirée d'automne, ils s'allongent dans l'herbe pour dormir. Le temps coule autour de leur somme jusqu'à trois heures… » (bulletin *Notre Dame de la Salette*, page 164)

« … Là ils tirèrent de leur sac un frugal repas. Dans ce même vallon, entre l'endroit où s'abreuvaient les animaux et celui où venaient se désaltérer les bergers, se trouvait, près de quelques pierres disposées en forme de banc, une source alors tarie, la Petite Fontaine. C'est là que les deux bergers vinrent déposer leurs panières vides, bavarder un instant en compagnie de leur petit chien, et bientôt s'endormirent… » (*La Grande Nouvelle de la Salette* par René Duvillard, 1945, page 19)

Le 10 septembre 1847, Mélanie est interrogée :

— Qu'est-il arrivé après que vous avez dîné ?
— Nous nous avons[1] endormis…
— Comment était placée cette dame ?
— Elle était assise sur une pierre : elle avait les mains à la figure. Elle pleurait… (Marie des Brûlais citée par Charles de Salmiech dans *Journal d'une institutrice*, pages 38 et 39)

« Deux bergers ignorants, illettrés, mineurs aujourd'hui encore, sept ans après le 19 septembre 1846, disent qu'ils ont vu une dame sur la montagne et que cette dame leur a parlé. Voilà le fait principal et les seuls témoins. » (*La Salette Fallavaux ou la vallée du mensonge* par Donnadieu, 1853, page 139)

« Le 19 septembre 1846, on se le rappelle, deux bergers ignorants et menteurs, âgés l'un de 11 ans, l'autre de 14 ans… prétendent qu'une dame blanche leur a apparue ; ils lui prêtent un langage moitié français, moitié patois ; ce langage renferme des promesses, des menaces, un secret. » (*La Salette Fallavaux ou la vallée du mensonge* par Donnadieu, 1853, page 24)

1- Tel quel dans le texte.

« Leur pasteur, après les avoir interrogés sérieusement, jugea qu'il y avait dans cet événement une intervention divine. Il annonça partout que les deux enfants avaient été favorisés par la Vierge et, bientôt, ce bruit se répandit dans toute la province et y causa une sensation profonde. S'il n'était sorti que de la bouche des enfants, il n'aurait pas eu d'autorité ; mais en passant par celle du vénérable prêtre qui les avait entendus, il était tout simple qu'il fût recueilli avec respect. » (*Affaire de la Salette* par Jean Sabbatier, 1857)

« L'Apparition a lieu le samedi 19 septembre 1846, sur les trois heures de l'après-midi. Les deux bergers, en rentrant le soir, la racontent à leurs maîtres ; le lendemain matin, ils vont en faire part à M. Perrin curé de la Salette, homme pieux mais, d'après M. Rousselot, simple de mœurs et de langage. Le bon vieillard en fait immédiatement le sujet de son prône à la messe paroissiale. Huit jours s'écoulent à peine et 400 religieuses de la Providence, réunies à Corenc près de Grenoble pour leur retraite annuelle, apprennent la bonne nouvelle de la bouche même de Mgr l'évêque de Grenoble. Dès le lendemain chacune d'elles rentre dans sa commune, dans son école, s'empresse de raconter le fait à toutes ses élèves ; celles-ci, à leur tour, le communiquent à leurs parents et, quinze jours après l'Apparition, le fait est connu de tout le diocèse… » (*La Salette Fallavaux ou la vallée du mensonge* par Donnadieu, 1853, page 44)

« L'étonnant récit des bergers, en ces premiers jours d'automne de l'année 1846, se répandit dans la vallée de Corps comme une traînée de lumière dorée […] Dès que leur parvient l'écho de la nouvelle, de pieuses personnes se rendent sur la Montagne. Le 17 novembre 1846, deux mois après l'Apparition, a lieu le premier pèlerinage collectif qui groupe 600 pénitents de la paroisse de Corps. » (René Duvillard dans *La Grande Nouvelle de la Salette*, 1946, pages 30 et 31)

*

Maximin n'a qu'une sœur aînée, Angélique. Ils sont orphelins de leur mère, Anne-Marie Templier ; le père, remarié, a d'autres enfants. Marie des Brûlais parle ainsi du petit berger :

« Il est très petit, mince, délicat et porte trois ans au-dessous de son âge. » (rapporté dans *Journal d'une institutrice* par Charles de Salmiech, page 23)

« Cet enfant, au reste, a le caractère le plus aimable, le plus candide qu'on puisse trouver. Il est très léger, et certes incapable de fabriquer un mensonge, plus incapable encore de le soutenir. On lit toute son âme sur sa naïve figure, où se peint toute l'innocence d'un cœur pur et ingénu. » (même *Journal*, page 55)

« La grossièreté de Maximin est peu commune, son agitation surtout est vraiment extraordinaire : c'est une nature singulière, bizarre, mobile, légère ; mais d'une légèreté si grossière, d'une mobilité quelquefois si violente, d'une bizarrerie si insupportable que, le premier jour où je le vis, j'en fus non seulement attristé, mais découragé. » (lettre de l'abbé Dupanloup publiée en 1848 et cité par Charles de Salmiech dans le même *Journal*, page 204)

« Pierre Maximin Giraud (appelé Minmin) est né à Corps le 27 août 1835 de parents pauvres qui gagnent leur vie à la sueur de leur front. Son père est charron. Maximin est assez petit, porte une figure ronde annonçant la santé ; il regarde avec douceur, fixe sans crainte et sans rougir les personnes qui l'interrogent ; il ne reste pas un instant sans agiter ses bras et ses mains. Il gesticule naturellement lorsqu'il cause et quelques fois s'anime jusqu'à frapper sur l'objet qui se trouve près de lui, surtout lorsqu'on a l'air de ne pas s'en rapporter à ce qu'il dit […] Avant l'événement, Maximin n'allait point à l'école, il ne savait ni lire ni écrire, il était sans éducation, sans instruction. Conduit à l'église, il s'échappait souvent pour aller jouer avec ses compagnons de sorte que, dépourvu de toute instruction religieuse, il n'avait pu être compris parmi les enfants que le curé préparait à la communion. » (l'abbé Rousselot dans son *Rapport à Mgr l'évêque de Grenoble*, 1848, pages 39 et 40)

« Quelques personnes voient dans le triste caractère de ce personnage la négation du miracle… » (Mme Gaïetti dans *Souvenirs d'un voyage en Dauphiné*, 1885, page 25)

*

Mélanie est l'aînée de cinq enfants dont une de ses sœurs mendie en 1847. Elle est entrée au service de Baptiste Pra au mois de mars 1846 et y est restée jusqu'au début décembre de la même année :

> « La jeune bergère Françoise Mélanie Mathieu est aussi née à Corps, le 7 novembre 1831, de parents très pauvres. Jeune encore, elle fut placée en service pour gagner sa vie en gardant les troupeaux. Elle ne venait que rarement à l'église parce que ses maîtres l'occupaient les dimanches et fêtes comme les autres jours de la semaine. Mélanie n'est ni forte ni grande ni développée en raison de son âge, sa figure est douce et agréable. On remarque une grande modestie dans son maintien, dans la pose de sa tête, dans ses regards. Quoiqu'un peu timide, elle n'est ni gênée ni embarrassée avec les étrangers… Baptiste Pra a encore disposé que Mélanie, avant l'Apparition, était paresseuse, désobéissante, boudeuse au point de ne vouloir pas quelques fois répondre à ceux qui lui adressaient la parole. » (l'abbé Rousselot, 1848, dans son *Rapport à Mgr l'évêque de Grenoble*, page 44)

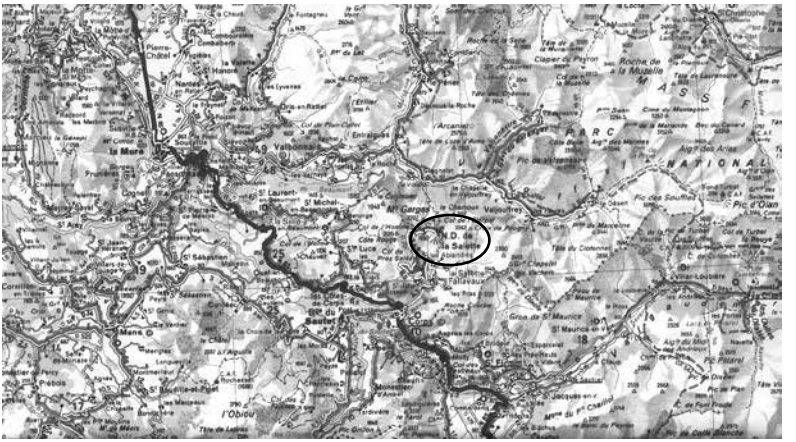
> « Mélanie, plus âgée que le berger, était d'une nature dominatrice, inquiète, boudeuse. » (Mme Gaïetti dans *Souvenirs d'un voyage en Dauphiné*, 1885, page 25)

> « Mélanie est surtout remarquable par sa grande et rare modestie… » (Mlle des Brûlais, 1847, rapporté dans *Journal d'une institutrice* par Charles de Salmiech, page 63)

> « Quant à la petite fille, elle me sembla aussi fort désagréable à sa façon qui, je dois le dire, est cependant meilleure que celle du petit garçon. Les dix-huit mois qu'elle a passés chez les religieuses de Corps l'ont, à ce qu'on dit, un peu façonnée. Malgré cela, elle m'a paru encore un être boudeur, maussade, stupidement silencieux, ne disant guère que des oui ou des non quand elle répond. » (la même lettre de l'abbé Dupanloup, 1848, rapportée par Charles de Salmiech dans *Journal d'une institutrice*, page 204)

*

Carte de la région, comprenant la Salette et le Gargas.


la Mure
Valbonnais
St Laurent
St Michel
Mt Gargas
N.D. de
la Salette
St Sébastien
Mens
Mare
Prébois
l'Obiou
Corps
Saulet
Monestier
d'Ambel
Clapier du Peyrot
Roche de
la Muzelle
Pic des Souffles
Pic d'Olan
Vizay-Loubière
Pic Pélaret
Grun de St Maurice
St Maurice en V.
Jacques en V.
Mont du Pt Chabot
Pic de Pan
Tête de Lapies
Pic de Cette Blanche
Tête du Clocheton
Tête des Chaînes
Tête de Garlemoche
Tête de la Muzelle
Tête de la Serre
Roche de la Serre
Pic de Mayenne
Pic de Mayenne
Pic de Turbet
Pic des Aires
Aig. des Aires
Aig. des Meures
Aig. des Arias
Pic de Valsenestre
Pic de Valsenestre
Tête de Cuvaz
Tête de Cuvaz
Tête de Lamet
Tête de Lamet
Tête de Lamet

mains, il a totalement disparu. Les pèlerins et les gens du pays les ont enlevées et recueillies avec respect. Cependant monsieur le curé de Corps fit, dès le commencement, emporter chez lui, pour être conservée avec soin, la pierre sur laquelle reposait immédiatement la Dame. Cette pierre a été plus tard reportée à la Salette à laquelle elle devait naturellement revenir. » (page 38)